

Enseignement Pratique de la Langue Française

No. I.

COURS ELEMENTAIRE

ART. I. — GRAMMAIRE.

I. PARTIE: **Phonétique** ou *Etude des sons et des articulations*.

B. — **Orthographe et prononciation.**

III. — **CONSONNES MUETTES.**

II. — **A la fin des mots.**

1. Il y a des **consonnes finales** qui ne sonnent *jamais*; — d'autres qui sonnent *toujours*; — d'autres enfin qui ne sonnent qu'en liaison ou devant la voyelle initiale d'un mot lié étroitement au précédent.

2. **B** est nul dans *Colomb, aplomb, plomb, radoub*.

3. **C** est nul dans *estomac, tabac; échecs (jeu), escroc, clerc, porc*.

a) Il est nul après une *n*: *blanc, jonc, je vaincs*.

b) Le groupe *ct* est nul dans: *amict, instinct, aspect, respect, succinct, suspect* — et parfois dans *distinct, district, exact*.

c) Dans *aspect, circonspect, respect, suspect*, on lie le *c* au singulier, l'*s* au pluriel: *un aspect imposant; suspects à tous*.

d) Le *c* se lie dans *croc-en-jambe, porc-épic, franc étourdi*.

4. **D** est nul: *froid, grand, nord, quand, Madrid*.

En liaison, *d = t*: *grand homme; quand il vint; pied à terre*.

5. **F** est nulle, 1. dans les pluriels *œufs, bœufs, nerfs*; 2. au singulier dans: *œuf frais, bœuf gras, nerf de bœuf* — de la guerre; 3. dans *neuf chevaux* — et devant une consonne.

6. **G** est nul: *joug, bourg, poing*. — Il ne se lie guère que dans *sang et long*: "suer sang et eau; un long entretien."

7. **L** est nulle: *soûl, cul-de-sac; baril, coutil, fusil, gentil, outil, persil, sourcil*.

8. **M** = *n* dans *Adam, dam, parfum, thym, Joachim*.

9. **N** ne s'apprend, dans la liaison, que par l'usage: "le moyen âge, un bon ami; — un bain agréable, c'est bon à savoir..."

10. **P** est nul: *drap, coup*; on fait la liaison dans: "un cep et son échelas; il est trop éloigné."

UNIVERSITY LIBRARY

11. **R** est nulle dans: 1. *Alger, Angers, volontiers, monsieur; manger et boire*; 2. *léger, singulier (sauf fier)*.

Il se lie avec les *infinitifs*: *aimer à boire*.

12. **S** est *muette*: *ananas, cyprès, agrès, assis, as, obtus...* (beaucoup de mots sont douteux: *hélas, en sus, jadis, maurs, plus*).

13. **T** est nul: *mât, débit, subit, but, fat*.

Il est bon de remarquer que le *t* ne se lie pas: 1. quand il est précédé de *r*: "*tort inouï; il court encore; il est fort heureux...*"; 2. dans beaucoup de monosyllabes: un *plat* appétissant, un *mot* introuvable, un *dégoût* horrible."

14. **X** est nul: *crucifix, croix, époux, heureux*.

15. **Z** est nul: *venez, rez-de-chaussée; excepté gaz*.

(*A suivre*).

II. PARTIE: Morphologie ou Etude des mots.

CHAP. III. — L'ADJECTIF.

LETTRES CANADIENNES.

Bien chère sœur Marie,

Continuons notre route paisible sur le lac *Ontario*, vraie mer aux eaux douces; c'est tout un.

Toronto, capitale de la province d'Ontario, est assis sur les sinuosités de la rive nord. On l'appelle aussi "la cité reine de l'Ouest," avec ses rues parallèles ou perpendiculaires au lac, sans grand charme ni grâce attirante: ses 190,000 âmes en font un centre commercial et industriel. Mais par malheur, les *rapides* qui s'échelonnent entre *Montréal* et *Toronto* ne permettent à aucun navire de fort tonnage de remonter les flots bleus du lac.

Un incendie d'une violence extrême, que l'on a circonscrit à grand peine, a failli, l'an dernier, en causant des pertes cruelles, réduire en cendres toute la capitale. Ici le courage se ressaisit prompt et aigu, et la cupidité se fait forte de tout rebâtir à neuf sur un nouvel aspect plus rajourni et plus frais.

I. DÉFINITION. — L'adj. est un mot — *ajouté* au nom — pour le qualifier ou le déterminer. Il s'accorde, avec ce nom, en genre et en nombre: "grand charme, grâce attirante, rues parallèles."

II. DEUX SORTES: adj. qualificatif et déterminatif.

A. L'**adjectif qualificatif** est celui qui exprime la qualité physique ou morale d'un être: "vraie mer, eaux douces, pertes cruelles."

Un est adj. qualif. dans le sens de "unique": "lac et mer, c'est tout un."

I. GENRE DES ADJECTIFS. — En général, le *féminin* se forme en ajoutant un *e* muet au masculin: "vraie mer, grande, forte."

a) Autrefois, les deux genres étaient sans *e* muet dans certains adj. : — cet usage a subsisté dans les termes usuels : “ grand mère, grand messe, grand pitié, grand peine. ” — La locution : “ Elle se fait *fort de* . . . ” est aujourd’hui facultative, avec le masc. ou le fém.

b) Les *a* dj. en *or* = ère : “ dernier, dernière ” ; — ceux en *on, en, et, el*, redoublent la consonne finale : “ bon, bonne ; ancien, enne ; muet, ette ; cruel, elle ; pareil, eille. ” — Huit adj. en *et* = ète : “ inquiet, ète ; complet, ète ; discret, ète ; secret, ète ; replet, ète. ”

Trois prennent le tréma : “ aiguë, exigüe, contiguë. ” — Ceux en *f* = *v* et en *x* = *s* : “ veuf, ve ; sinueux, se ;

Quelques-uns doublent la consonne : “ gras, grasse, gentil, gentille ” — et d’autres sont irréguliers : “ doux, ce ; faux, fausse ; oblong, oblongue ; blanc, blanche ; fraie, fraîche ; bénin, bénigne. ”

Quel beau spectacle que le lever du soleil sur l’Ontario ! La surface polie des eaux prend tour à tour les couleurs royales de l’arc-en-ciel ; l’horizon, nacré à l’orient, à l’occident teinté d’émeraude pâle, s’y vient refléchir ; les légers flocons de neiges clairsemés dans la coupole demie azurée, comme une toile grande ouverte, nue d’étoiles qui se sont évaporées ; la brise matinale, tiède haleine de feu la reine des nuits, caresse les ondes, agite les fleurs et les branches feuillues du rivage ; tout paraît très jovial, reposant l’âme et les sens, élevant l’esprit vers le Créateur dont on bénit la beauté, la mansuétude et la tendresse infinies.

L’on est rarement aussi heureux, plus fortuné, moins exempt d’agitation, devant une image si pure et si enchanteresse de la patrie perdue dès l’origine du monde, de la patrie future, de la félicité intime, extrême, suprême qui nous doit associer au ciel !

2. NOMBRE DES ADJECTIFS. — En général, le pluriel se forme par un *s* ; “ couleurs royales. ” — Ceux en *x* et *s* ne changent point.

a) Trois en eau prennent *x* : “ beaux, nouveaux, jumeaux. ” — b) Trois gardent *als* : “ fatale, navals, finals. ”

3. ADJECTIFS COMPOSÉS. — Le dernier seul prend le pluriel : “ clairsemés ” ; mais si les adjectifs s’écrivent en deux mots — le trait d’union n’étant plus de rigueur — tous deux s’accordent : “ grande ouverte, demie azurée . . . ”

4. COMPARATIF ET SUPERLATIF. — Comparatif de supériorité : “ plus fortuné ” ; d’infériorité : — “ moins exempt ” ; — d’égalité : “ aussi heureux. ”

Superlatif relatif : “ le plus jovial ” — absolu : “ très jovial. ”

Quelques uns sont irréguliers : “ bon ; meilleur ; petit ; moindre, plus petit ; mauvais ; pire, plus mauvais. — Moindre : (sup.) minime ; supérieur : suprême ; inférieur : infime ; extérieur : extrême ; intérieur : intime. ”

La première course du Saint-Laurent — les *Mille-Iles* — passe pour l’une des merveilles du Canada. Il n’y a pas, au sortir de ce lac Ontario, moins de mille huit cents émeraudes, dispersées dans le cerceau des ondes. Imagines-tu seulement quatre vingts dix huit ? Ce serait déjà admirable ! Ces corbeilles de verdure et de fleurs dorment dans ce que l’on nomme le lac des *Mille-Iles*. Quel gracieux archipel ! Il est en forme de dédale, d’une telle beauté que l’aspect de la vision change d’une

façon même fantastique. Maints naufrages, dans les heures de tempête et de brouillard, ont épouvanté les voyageurs : l'homme ne saurait être toujours le même, en paix ou en péril. Mais les pilotes aiment à s'engager dans ce labyrinthe pour la centième fois, un jour quelconque.

B. L'ADJECTIF DÉTERMINATIF fait connaître, d'une façon spéciale, un objet ou un être : " ce lac, ces corbeilles."

1. **Possessif**, il désigne celui à qui appartient un objet, une qualité : " une sœur ; son père ; nos parents ; leurs branches."

2. **Démonstratif**, il désigne l'objet en le montrant : " ce lac ; ces corbeilles." — " *Même* " sert à mieux désigner : " même fantastique " ; uni à l'article " le même." — " *Telle* beauté " une beauté de cette sorte.

3. **Interrogatif** ou **exclamatif** : " quel archipel ? Quel gracieux archipel ! "

4. **Indéfini**, il désigne un objet qui n'est pas nettement déterminé : " un jour quelconque ; maints naufrages ; un certain voyageur."

5. **Numéral**, il est *numéral*, s'il désigne le nombre : " mil — ou mille — huit cents — ou cent — ; quatre vingts — ou vingt — dix huit," — il est *ordinal*, s'il dénote le rang ou l'ordre : " la centième fois."

ART. II. — VOCABULAIRE.

32. **Académie**: Lieu où se tenait l'école de Platon, en Grèce; l'école de Platon elle-même. — Université, école de haut enseignement. — Société littéraire, scientifique, artistique: " L'Académie française," **Académicien**; **académique** (fauteuil, discours...).
33. **Acajou**: (Portugais) arbre qui fournit un beau bois d'ébène.
34. **Acanthe**: Plante à feuilles découpées; ornement d'architecture.
35. **Acariâtre**: D'un caractère très difficile; se dit surtout en parlant des femmes: " Son épouse devint — et insupportable."
36. **Accabler**: Faire succomber sous le poids: " accabler d'injures, de mauvais traitements; accabler l'innocent; être accablé de travail." — **Accablement**: action d'accabler; ce qui accable. — **Accablant, te**: fardeau, chaleur, nouvelle.
37. **Accalmie**: (A, calme) *Marine*: apaisement momentané du vent. — " Le malade est dans une période d'accalmie."
38. **Accaparer**: Retenir, acheter toutes les marchandises sur un marché. — Prendre pour soi seul, au détriment des autres: " accaparer les voix, les suffrages, l'ouvrage..."
Accaparement — **Accapareur, euse**.
39. **Accéder**: Se joindre à d'autres, au sujet de ce qu'ils ont accepté, réglé; aux désirs de quelqu'un. — **Syn. adhérer, acquiescer**.
40. **Accélérer**: Rendre plus rapide: " La fièvre s'est accélérée." — *L'accélération du pouls, du mouvement, des travaux.*

41. **Accent**: Elévation de la voix sur une voyelle: aigu, grave; — le signe qui figure l'accent. — Inflexion de la voix qui exprime un sentiment: "Un accent plaintif, lugubre, joyeux..." — Intonation particulière aux habitants d'un pays: "l'accent anglais, normand, italien..."
Accentuer, suivant les sens qui précèdent; — **accen-tuation**.

42. **Accepter**: Consentir à prendre, à recevoir ce qu'on offre: "un pré-sent; — consentir à ce que l'on propose: "une invi-tation."

Acceptation: action d'accepter; ← **acceptant**, **ante**;
accepteur: celui qui accepte un don, un héritage.

(A suivre).

ART. III. — EXPLICATIONS D'AUTEURS.

A. — Confiance en Dieu.

1

Celui qui mettra sa vie
 Sous la garde du Très-Haut
 Repoussera de l'envie
 Le plus dangereux assaut.
 Il dira: "Dieu redoutable,
 C'est dans ta force indomptable
 Que mon espoir est remis.
 Mes jours sont ta propre cause,
 Et c'est toi seul que j'oppose
 A mes jaloux ennemis."

2

Mon cœur, sois en assurance,
 Dieu se souvient de ta foi:
 Les fléaux de sa vengeance
 N'approcheront point de toi.
 Le juste est invulnérable:
 De son bonheur immuable
 Les anges sont les garants,
 Et toujours les mains propices,
 A travers les précipices,
 Conduisent ses pas errants.

Si quelques vaines faiblesses
 Troublent ses jours triomphants,
 Il se souvient des promesses
 Que Dieu fait à ses enfants :
 " A celui qui m'est fidèle
 Dit la Sagesse éternelle,
 J'assurerai mon secours ;
 Je raffermirai sa vie,
 Et dans les torrents de joie
 Je ferai couler ses jours.

Dans ses fortunes diverses
 Je viendrai toujours à lui :
 Je serai dans ses traverses
 Son inséparable appui ;
 Je la comblerai d'années,
 Paisibles et fortunées ;
 Je bénirai ses desseins ;
 Il vivra dans ma mémoire,
 Et partagera la gloire
 Que je réserve à mes saints."

J. B. ROUSSEAU.

COURS SUP. DES FRÈRES.

Analyse.

1. Voilà quatre strophes, ou stances lyriques, en *dizains*, sur des rimes identiques, embrassées et mêlées.

La *mesure* du vers est celle de *sept* syllabes — forme légère et rapide, dégagée et gracieuse.

2. Les *idées* se suivent et s'enchaînent — dans les quatre stances : a) L'âme se tourne vers Dieu ; — b) Elle en est protégée ; — c) Dieu l'assure de ses promesses ; — d) Il lui manifeste son intervention.

3. Le *style* est bien celui du XVIII^e siècle, froid, monotone, incolore, sans parfum, sans saveur : on ne voit pas quel profit les élèves peuvent tirer — en ce qui regarde le style — de ce fade langage : seule la pensée relève cette *ode religieuse*.

Le *vocabulaire* et les *locutions* peuvent bénéficier un peu, dans cette lourde prose, rimée sans art et sans agréments. Il est évident que la raison et l'intelligence cueillent toujours du nouveau, surtout chez les enfants ; mais, vraiment, leur imagination riante et leur sensibilité sonore ont peu d'air et de lumière, d'harmonie et de charme dans l'étude de textes si monotones.

I. **Locutions.**—“mettre sa vie sous la garde de...”; “repousser l'assaut dangereux (!) de l'envie...”; “force indomptable, remettre l'espoir, mes jours sont ta cause...” tout cela est usé, froid, loin du jugement et de l'imagination enfantine....

II. **Phrases.**—Construisez chacune en prose,—au tableau noir—en retranchant la rime, ou au moins une sur deux, en indiquant la place du *sujet*, du *verbe*, de *complément*.—Cet exercice est bon et profitable.

III. **Mots.**—Analysez: “celui qui”; conjuguez “mettre”; cherchez les dérivés de “vie”; pourquoi “Très-Haut”? Trouvez un ou deux synonymes de “garde,” ses dérivés.

Repassez ainsi les mots de chaque stance: c'est, en vérité, tout ce qu'on peut tirer d'un tel “morceau choisi.”

B. — Le lis et la rose,

Pour me montrer le caractère d'une fleur, les botanistes me la font voir sèche, décolorée et étendue dans un herbier. Est-ce dans cet état que je reconnaitrai un lis? N'est-ce pas sur le bord d'un ruisseau, élevant au milieu des herbes sa tige auguste, et réfléchissant dans les eaux ses beaux calices plus blancs que l'ivoire, que j'admire le roi des vallées? Sa blancheur incomparable n'est-elle pas encore plus éclatante, quand elle est mouchetée, comme de gouttes de corail, par de petits scarabées écarlates, hémisphériques, piquetés de noir, qui y cherchent presque toujours un asile?

I. **PHRASE.**—L'idée est *générale*: “le caractère d'une fleur” quelconque... “dans un herbier.”

La construction *grammaticale* serait: “les botanistes me font...”, pour me montrer...”; le complément à l'indicatif, indiquant la *cause* et le motif, est mis le premier: retenez bien ce tour, afin de l'imiter dans vos compositions.

Les *mots* doivent être expliqués, mais pas tous: “caractère” trait particulier, parties dominantes qui distinguent un objet d'un autre; ici, un *lis* d'une autre fleur;—“botaniste” personne qui s'occupe d'étudier, de classer les *végétaux*;—“herbier” (herbe) collection de plantes conservées entre des feuilles de papier.

II. **PHRASE.**—*Interrogation*, que l'auteur s'adresse: tour de phrase à imiter encore.

“Dans cet état” locution banale: “dans ce deuil, dans ce linceul, dans ce fragile cercueil”;—“où” adv. de lieu, devenu un *relatif=que*;—“reconnaitrai” mieux “que je puis admirer un lis.”

III. **PHRASE.**—L'auteur se répond, encore par une *interrogation*—et de même dans la phrase suivante.

Remarquez encore l'*inversion grammaticale*: “élevant...et réfléchissant...”: deux propositions au part. présent.

Expliquez les mots: “auguste” noble dans son port et son maintien;—“calices” forme de la fleur;—“ivoire” blancs comme les défenses de l'éléphant; “le roi des vallées” périphrase = le lis; avec une allusion à l'Écriture sainte.

Qui est-ce qui peut reconnaître dans une rose sèche la reine des fleurs? Il faut la voir, lorsque, sortant des fentes d'un rocher humide, elle brille sur sa propre verdure, que le zéphyr la balance sur sa tige hérissée

d'épines, que l'aurore l'a couverte de pleurs, et qu'elle appelle la main par son éclat et par ses parfums. Quelquefois une cantharide, nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude. C'est alors que cette fleur semble nous dire que, symbole du plaisir par ses charmes et par sa rapidité, elle porte comme lui le danger autour d'elle et le repentir dans son sein.

Cours sup. des Frères.

BERNARDIN DE ST-PIERRE.

* * *

LA ROSE (*Dialogue*)

I

—“ Aimable reine du jardin,
Douce rose,
Fleur éclose

Au souffle embaumé du matin,
Dis-nous pourquoi, quand ta corolle enchante,
Pourquoi cacher aux yeux une épine méchante ? ”

—“ Enfants, j'étaie aux yeux de riantes couleurs ;
Mais je suis reine et l'on veut ma ruine :
Un sceptre, mes enfants, n'est jamais sans épine,
L'épine est sous les fleurs ” . . .

2

—“ J'aime à voir sur ton front royal
Goutte blanche,
Qui s'épanche,
De ton calice matinal . . .

De perles on dirait une brillante chaîne.
Ce sont là tes bijoux et tes bijoux de reine ?

—“ Ces perles, mes enfants, sont des larmes d'amour,
Ce sont les pleurs que ma mère l'aurore
Verse, chaque matin, en me voyant éclore
Pour ne régner qu'un jour. ”

3

—“ Belle rose, dois-tu mourir ?
Ta parure
De verdure

Un jour doit-elle se flétrir ?

Oh ! dis, charmante fleur, un mot qui nous console :
Nous ne verrons jamais se faner ta corolle ? ”

—“ Enfants, notre poète a chanté mon destin.
Je dois subir le sort de toutes choses,
Et, rose, je vivrai ce que vivent les roses :
L'espace d'un matin !

ART. IV. — COMPOSITION.

I. — Le lever du soleil.

I. *Quelle idée vous inspire ce titre?* — Celui d'un beau spectacle. — Ecrivez donc cette première phrase :

1. La vue du soleil levant est toujours un beau spectacle.

II. *Quand, à quelle saison aimeriez-vous voir ce lever du soleil?* — En été, de bon matin. — Ecrivez encore :

2. Sortons de bonne heure par une belle matinée d'été.

III. *Quelles observations viennent alors vous surprendre?* — La fraîcheur de l'air, la paix de la nature, le chant des oiseaux. — Ecrivez au tableau :

3. L'air est pur, tout est calme dans la nature ; mais bientôt de légers concerts viennent frapper nos oreilles : c'est le chant des oiseaux à peine éveillé.

IV. *Et que remarquez-vous dans le ciel?* — Le ciel est bleu, rouge et pourpre à l'orient. — Ecrivez :

4. Le firmament est d'azur, mais l'orient paraît embrasé d'un feu rouge sombre qui se répand de toutes parts et devient plus éclatant de minute en minute.

V. *Décrivez maintenant le lever du soleil.*

5. Le soleil monte lentement dans un ciel empourpré ; nous n'en apercevons d'abord qu'une portion ; puis, peu à peu un énorme disque tout étincelant de feu vient s'offrir à nos regards ; sa chaleur nous pénètre, les sombres vapeurs de la nuit se dissipent comme par enchantement sous ses rayons bienfaisants, et les fleurs entr'ouvrent leurs corolles embaumées, pour recevoir à flots la lumière et la vie.

VI. *Que peut-on conclure de ce spectacle?* — Qu'il est l'image de la beauté, de la bonté de Dieu, et qu'aussitôt les hommes se livrent aux travaux du jour.

6. OEuvre de Dieu, le soleil est l'image matérielle de sa beauté resplendissante, de sa bonté qui féconde et réchauffe les âmes. . . Une nouvelle journée appelle l'homme aux travaux des champs et l'ouvrier des villes au gagne-pain de sa famille.

Remarque. — Cette composition est simple, naturelle, assez médiocre : elle ne s'enveloppe d'aucunes couleurs attrayantes ni des grâces d'un si riant sujet. Il est facile de l'orner des beautés du style.

II. — La nuit.

1. Le soleil se couche à l'occident, disparaissant derrière des nuages empourprés.

Phrase simple, trop simple peut-être. Mettez, non "occident" mais "se couche à regret, derrière les tentures de nuages empourprés."

2. Le jour vient de fiair et la nuit étend déjà son voile sombre sur toute la nature; l'air est plus frais et des vapeurs s'élèvent du sol.

Pourquoi ne pas écrire ceci? "Le jour s'endort et le sombre voile enveloppe la nature entière; l'air souffle la fraîcheur, tandis que les vapeurs émergent du sol."

3. Les oiseaux, la tête sous l'aile, s'abandonnent au sommeil; et les fleurs, avec leurs corolles fermées, laissent pencher leurs têtes.

Bonne phrase; au lieu de "s'abandonnent", mettez "respirent, goûtent un doux sommeil; et les fleurs, ployant leurs corolles, inclinent gracieusement la tête."

4. Les rues sont désertes, et la foule encombrante s'est écoulée lentement, chacun regagnant son logis pour prendre le repos nécessaire.

Phrase lourde et plate; "la foule a déserté les rues, regagnant le foyer pour le repos réparateur."

5. Bonsoir, amis! — Dieu vous garde, la nuit, de tout malheur! — Nous fléchissons le genou, rendant grâces et implorant la protection du ciel!



COURS MOYEN.

ART. I. — GRAMMAIRE.

CHAP. III. — L'adjectif.

I. Accord avec un seul nom.

1. L'adjectif s'accorde en genre, en nombre: "grâce attirante; rues parallèles."

2. S'il se rapporte aux pronoms "rien, quoi, cela, quelque..." on le fait précéder de la préposition *de*: "Toronto n'offre rien de beau."

3. L'adj. *fort* dans "se faire fort de" est variable à volonté: "la cupidité se fait fort ou forte de tout rebâter; — il en est de même de l'adj. qui suit "avoir l'air": "elle avait l'air embarrassée et spirituel ou spirituelle."

4. Les adj. *nu, demi, feu* (décédé) s'accordent ou non, à volonté: "coupole *demi* azurée; *nue* d'étoiles; tiède haleine *de feu* la reine des nuits."

5. L'adj., pris comme adverbe, est invariable: "porter *haut* la tête"; — de même possible avec "le plus, le moins": "le moins de fleurs possible."

II. Accord avec deux ou plusieurs noms.

1. L'adj. se met au pluriel, après deux noms: "le riche et le pauvre sont égaux; se nourrir de chair et de poisson crus."

2. Il s'accorde, à volonté, avec le premier nom ou le second: "des appartements et des chambres meublées ou meublés."

III. Règles des qualificatifs.

1. Beaucoup d'adj. s'unissent au complément par *à, de, en, dans, avec, envers, par, sur*: "heure propice à mon dessein." — Il en est de même des comparatifs, à l'aide de *que, de*; des superlatifs, à l'aide de *entre, parmi, de*: "plus précieux que l'argent; en moins de rien; plus d'un an; le plus sage d'entre nous."

2. Il se place — selon son sens ou sa forme — tantôt avant, tantôt après le nom: "beau printemps; roses fraîches."

IV. RÈGLES DES DÉTERMINATIFS.

1. L'adj. **démonstratif**: on écrit indifféremment: "qu'est-ce-ci; qu'est ce-la; qu'est ceci, qu'est cela." — On écrit à volonté "nous-même, les dieux même: nous mêmes, les dieux mêmes." Quand il est adverbe il est invariable: "même les enfants furent tués."

2. L'adj. **possessif** cède la place à l'article: "tendre l'oreille; se blesser au bras"; — à *en*: on en connaît les épines."

MUNICIPAL LIBRARY

On écrit aussi bien : "remettez ces livres *chacun* à sa place ou chacun à *leur* place."

L'adj. **indéfini** — a) "Quelques pièces de monnaie"; il est invariable devant un nombre: "quelque quarante ans".—"Quelques motifs que vous ayez"; "quelque grands que soient les rois".

b) "*Tout* ou *toute* à vous, ma chère fille."—"Des marchandises de *toute* sorte ou de *toutes* sortes; de tout temps et de tout pays ou de *tous* temps et de *tous* pays."

§ Les noms dérivés (v. p. 108).

III. — **Le suffixe: ail**, s'il dérive d'un *nom* (lat.: *aculum*) exprime "un ensemble de choses" dont l'unité se désigne par ce nom générateur; — s'il dérive d'un verbe, il marque "une chose destinée à faire l'action."

Les noms de cette classe est assez restreinte:

- | | | |
|-------------|---|--|
| 1. Bétail | : | ensemble de <i>quadrupèdes</i> domestiquee. |
| Plumail | : | " de <i>plumes</i> pour épousseter. |
| Portail | : | endroit des <i>portes</i> et des passages. |
| Travail | : | ensemble de <i>poutres</i> où les esclaves tournaient la roue: labeur forcé. |
| Vitrail | : | ensemble de <i>vitres</i> pour former une fenêtre. |
| 2. Attirail | : | ensemble d'objets qu'od <i>tire</i> après soi. |
| Epouvantail | : | un objet destiné à <i>épouvanter</i> . |
| Evantail | : | " " à <i>éventer</i> . |
| Gouvernail | : | pièce mobile dont on se sert pour <i>gouverner</i> l'embarcation. |
| Soupirail | : | ouverture faite à une cave pour <i>soupirer</i> l'air. |

IV. — **Les suffixes: aille, ard, aud, as, asse**, servent à former des noms renfermant "une idée de dépréciation". Ils sont plus nombreux.

- | | | |
|----------------|---|--|
| 1. Antiquaille | : | chose <i>antique</i> de peu de valeur. |
| Canaille | : | vile populace qui aboie comme le <i>chien</i> (canis). |
| Ferraille | : | vieux débris de <i>fers</i> travaillés. |
| Grenaille | : | métal réduit en menus <i>grains</i> . |
| Limaille | : | parcelles de métal enlevées par la <i>lime</i> . |
| Mitraille | : | vieux débris de <i>mite</i> pour les cartouches. |
| Trouvaille | : | chose <i>trouvée</i> , de valeur plus ou moins grande. |
| Valetaille | : | groupe de <i>valets</i> vicieux. |

N. B. — Un bon nombre de mots en **aille** n'emportent aucune idée de dépréciation, comme: *Bataille, fiançailles, funérailles, paille, maille, médaille*...

2. Babillard : qui *babille* avec excès.
 Bavard : qui parle sans mesure, jusqu'à *baver*.
 Brancard : voiture grossière faite avec des *branches*.
 Brouillard : vapeurs qui *brouille* la vue des objets.
 Criard : qui *crie* beaucoup, sans motif, blessant oreilles et goût.
 Fuyard : qui a coutume de *fuir*.
 Gaillard : homme évaporé, d'un entrain trop *gai*.
 Nasillard : un homme qui *nasille* en parlant.
 Pendard : vaurien, digne de la corde, d'être *pendu*.
 Pillard : qui aime à *piller*.



- Placard : imprimé que l'on *plaque* aux murs.
 Vantard : qui a l'habitude de *se vanter*.
 3. Courtaud : personne de taille *courte*.
 Lourdaud : " *lourde* de corps ou d'esprit.
 Finaud : " *fine* sous un air simple.
 Maraud : " qu'on méprise, qui est sans considération.
 4. Coutelas : un vulgaire *couteau* (*coutel*).
 Canevas : fatras, galetas, plâtras.
 Carcasse : crevasse, filasse, paillasse, paperasse.
 Mélasse : sucre non cristallisé analogue au *miel* dénaturé.

(A suivre.)

ART. III. — EXPLICATIONS D'AUTEURS.

I. — Priez pour moi (*Ballade*).

1

Dans la solitaire bourgade,
 Rêvant à ses maux tristement,
 Languisssait un jeune malade
 D'un long mal qui va consumant.
 Il disait : " Gens de la chaumière,
 Voici l'heure de la prière
 Et les tintements du beffroi :
 Vous qui priez, priez pour moi.

2

" Mais, quand vous verrez la cascade
 Se couvrir de sombres rameaux
 Vous direz : " Le jeune malade
 Est délivré de tous ses maux ! "
 Lors, revenez sur cette rive
 Chanter la complainte naïve ;
 Et quand tintera le beffroi,
 Vous qui priez, priez pour moi.

“ Quant à la haine, à l'imposture,
 J'oppose mes mœurs et le temps,
 D'une vie honorable et pure
 Le terme approche : je l'attends.
 Il fut court, mon pèlerinage !
 Je meurs au printemps de mon âge ;
 Mais du sort je subis la loi ;
 Vous qui priez, priez pour moi.

“ Ma compagne, ma seule amie,
 Digne objet d'un constant amour !
 Je t'avais consacré ma vie,
 Hélas ! et je ne vis qu'un jour !
 Plaignez-la, gens de la chaumière,
 Lorsqu'à l'heure de la prière,
 Elle viendra sous le beffroi
 Vous dire aussi : “ Priez pour moi ! ”.

Cours sup. des Frères.

MILLEVOYE.

Analyse esquissée.

1. Voilà une *ballade* sentimentale et *religieuse*, empreinte de tristesse et d'espoir. Le caractère religieux reste assez effacé ; à l'époque où écrivait l'auteur, le voltairianisme impie se riait de Dieu et de l'Eglise, des croyances et de la morale. Millevoye (1782-1816) mourut de consommation, à 34 ans. Il ne survit que par quelques pièces de moyenne valeur. Entre diverses compositions, signalons *la Chute des feuilles*, *le Poète mourant*, *l'Anniversaire*.

2. Cette *ballade* dramatise ce mot si simple “ Priez pour moi ! ” C'est une mise en scène des “ gens de la chaumière ” et du poète lui-même.

a) D'abord il peint le malade qui leur adresse ce vœu ; — b) Puis, il suppose sa mort, “ il est délivré de tous ses maux ! ” — c) Ensuite, il se résigne “ à l'imposture, à la rapidité de la vie, à la loi du sort ” ; — d) Enfin, il mêle à son souvenir le trépas de son épouse.

3. Le *style* est aisé, naturel, bien amené, — dans ces quatre huitains — à rimes croisées et embrassées.

II. — Le corps humain.

Il n'y a guère de machine qu'on ne trouve dans le corps humain.

Pour sucer quelque liqueur, la bouche sert de tuyau, et la langue de piston. Au poumon est attachée la trachée-artère comme une espèce de flute douce, d'une fabrique particulière, qui, s'ouvrant plus ou moins, modifie l'air et diversifie les tons. La langue est un archet, qui, battant

sur les dents et le palais, en tire des tons exquis. L'œil a ses humeurs et son cristallin. Les réfractions s'y ménagent avec plus d'art que dans les verres les mieux taillés; il a aussi sa prunelle, qui se dilate et se resserre; tout son globe s'allonge ou s'aplatit, selon l'axe de la vision, pour s'ajuster à distance, comme la lunette à longue-vue.

L'oreille a son tambour, où une peau aussi délicate que bien tendre résonne au bruit d'un petit marteau que le moindre bruit agite: elle a, dans un os fort dur, des cavités pratiquées pour faire retentir la voix de la même sorte qu'elle retentit dans les rochers et dans les échos. Les vaisseaux ont leur soupapes tournées en tous sens; les os et les muscles ont leurs poulies et leurs leviers. Les proportions qui font et les équilibres et la multiplication des forces mouvantes y sont observées dans une justesse-où rien ne manque.

Toutes ces machines sont simples; le jeu en est si aisé et la structure si délicate que toute autre machine est grossière en comparaison.

BOSSUET (1627-1704).

Cours sup. des Frères.

Réflexions.

1. Bossuet se révèle de soi, avec des notes personnelles très frappantes: simplicité et grandeur, aisance et profondeur, sobriété et ampleur à la fois.

2. Examinez le *fond*: c'est la raison et la logique qui pose une idée générale et complexe (Phrase 1).

Puis, c'est l'examen des fonctions des organes: "bouche et langue" (Phrase 2). — Vient le larynx, "la voix" et ses variations (3 phrase). — La combinaison de "la langue et du larynx" (4 phrase). Voici "l'œil," sa nature, et ses adaptations visuelles (5 et 6 phrases).

"L'oreille", sa constitution et son fonctionnement (7 phrase). Puis l'ensemble des "ruisseaux" sanguins, des "os et des muscles" dans leur jeu et leur combinaison (8 phrase).

La conclusion, par comparaison avec les inventions ou machines humaines, établit la beauté et l'harmonie du "corps humain".

3. La forme, le *style* étonne par le naturel et l'originalité majestueuse: on croirait pouvoir écrire ainsi sans effort. Essayer, c'est l'écueil, comme s'exprime La Bruyère.

III. — Cloches et lilas.

Cloches de Pâques! Cloches de Pâques! Que vous sonnez mélancoliquement dans le ciel d'avril! Lilas étiolés des faubourgs, pourquoi répandre sur le passant solitaire, tant de regrets et de nostalgie?

—(Vive entrée en préambule : c'est un poète inspiré qui écrit et son enthousiasme déborde : *exclamations, interrogation ?*)

Ce passant compte alors les années, les nombreuses années, où il vous entendit, cloches de Pâques, par un jour pareil à celui-ci, aigre et clair, par ce même azur éblouissant, sur lequel ne glisse pas encore une seule hirondelle. Il compte les années, les nombreuses années, où il vous respira, maigres lilas de Paris, en passant devant les grilles des jardins et en longeant les murs, dont vos grappes fleuries dépassent le faite.

—(Apostrophes aux cloches et aux lilas — avec une belle *symétrie*, inspirée des souvenirs qui restent.)

Et cette lourde pensée lui tombe sur le cœur : "Encore un printemps de vécu !"

—(Conclusion rapide sous forme de *réflexion* mélancolique.)

Il se souvient de sa jeunesse, quand vous lui versiez la joie, cloches et lilas, et quand, à vous entendre et à vous respirer, il était inondé soudain d'une vague mais délicieuse espérance.

Sa jeunesse ! Que c'est loin et que ce fut court ! Elle a duré, pour lui, tant qu'il s'est réveillé, chaque matin, en disant : "Que va-t-il m'arriver d'heureux, aujourd'hui ?" Car c'est bien cela, la jeunesse : l'attente du bonheur, — et du bonheur absolu, complet, absurde !...

—(Développement fondé sur le passé — et ses hypothèses.)

Le passant déjà vieux, que berce la voix des cloches et que caresse la fugitive odeur des lilas, se rappelle sa brève jeunesse. Elle a fini, voilà bien longtemps, le jour où il a reconnu la médiocrité de la vie, où il s'est aperçu que, seul, le désir est bon, que toute jouissance est suivie d'amertume et de dégoût, que le but recule sans cesse devant l'effort. Elle a fini, quand il s'est éveillé, un triste matin, sans plus rien entendre de sublime et d'extraordinaire, quand, relisant la page, écrite par lui la veille, il l'a trouvée froide et par trop inférieure à son rêve, quand il a vu se tordre, dans le coin de tant de sourires, le petit lézard dont parle H. Heine, l'inquiétant reptile de l'ironie et de la trahison.

—(Développement fondé sur l'expérience morale et la désillusion vécue et sentie.)

FR. COPPÉE. *La Bonne souffrance I.*

IV. — Le lis.

1

— “Ma fleur, hélas ! nait isolée !
 Qui gardera mon blanc rameau
 Contre la fange du ruisseau ?
 Disait le lis de la vallée...”

— “Beau lis ne sais-tu pas que le bon Dieu te voit ?
 Son ange veillera sur toi.

2

La rose a sa mordante épine
 Pour garder ces tendres boutons.
 Et c'est au milieu des buissons
 Que fleurit la blanche aubépine.

3

Si la blancheur m'était ravie
 Par de perfides agresseurs ;
 Dès aujourd'hui près de mes sœurs
 J'aimerais mieux perdre la vie.

— “Beau lis ne sais-tu pas que le bon Dieu te voit ?
 Son ange veillera sur toi !

V. — Le lis merveilleux.

1

Dans un village, au temps naguère,
 Vivait, hélas ! bien pauvrement
 Un orphelin qui, pour prière,
 Connaissait deux mots seulement.
 Jamais, en demandant l'aumône,
 Sa prière ne varia...
 D'une voix douce et monotone,
 Il disait : *Ave Maria* !

2

Il disait ainsi dès l'aurore ;
 Et quand la nuit couvrait les cieux,
 En rêvant, l'orphelin encore
 Répétait son refrain pieux...
 Devant l'autel de Notre-Dame,
 Un matin, il s'agenouilla,
 Et doucement il rendit l'âme,
 En disant : *Ave Maria* !

Sur le pauvre tertre de mousse
 Où l'on coucha le trépassé,
 Répandant l'odeur la plus douce,
 Le soir, un lis avait poussé ;
 Et dans ce lis, miracle étrange,
 Dont le hameau s'émerveilla !
 On lisait, gravés par un ange,
 Ces deux mots : *Ave Maria* !

AL. de LARZES.

VI. — Du choix des amis.

Pour les vrais amis, il faut les choisir avec de grandes précautions, et par conséquent se borner à un fort petit nombre. Point d'ami intime qui ne craigne Dieu, et que les pures maximes de la religion ne gouvernent en tout ; autrement il vous perdra, quelque bonté de cœur qu'il ait.

Choisissez vos amis, autant que vous le pouvez, dans un âge un peu au-dessus du vôtre : vous en mûrirez plus promptement. A l'égard des vrais et intimes amis, un cœur ouvert : rien pour eux de secret que le secret d'autrui. Soyez chaud, désintéressé, fidèle, constant dans l'amitié, mais jamais aveugle sur les défauts et les divers degrés de mérites de vos amis : qu'ils vous trouvent au besoin, et que leurs malheurs ne vous refroidissent jamais.

FÉNELON.

Cours sup. des Frères.

Appréciation

1. C'est une fine esquisse des conseils et précepteur au duc de Bourgogne, son élève. L'expérience et la pondération caractérisent ces graves communications, doublement importantes en raison de celui qui les donne et de celui qui les accueille.

2. Tous les mots voient l'idée de l'auteur : " vrais amis... choisir... grandes précautions... petit nombre ". On ne saurait mieux conseiller.

S'il y a " intimité," il y faut pour base la religion sérieuse et pratique ; " la bonté de cœur " est une frêle barrière, car le sentiment est versatile et fuyant. — L'âge amène d'heureuses conséquences : on aime l'avis d'un plus ancien ami, expérimenté et accrédité.

Quant aux procédés entre amis, c'est parfait : " cœur ouvert, désinté-

ressement, constance... défauts et degrés de mérite"; enfin compatissance "au besoin" et chaude sympathie dans "les malheurs".

* * *

VII. — Les lilas d'automne.

1

L'automne a soufflé sur nos bois
J'entends parfois gronder l'orage
La tristesse règne au bocage
Et le rossignol est sans voix.

Les beaux jours,
Pour toujours,
Ont-ils donc fui ?
De les revoir,
Non, non l'espoir
N'est pas évanoui !
Doux rossignol, tu chanteras
Quand renâtra la saison des lilas !

2

L'hirondelle a craint les frimas
Elle fuit mon toit solitaire.
Son aile frileuse et légère
Cherche de plus heureux climats.

3

Au loin s'obscurcit l'horizon.
L'espoir a quitté la nature.
Et sous un manteau de froidure
Sommeille la tiède saison.

Les beaux jours,
Pour toujours,
Ont-ils donc fui ?
Non, non l'espoir
De les revoir
N'est pas évanoui !
O douce espérance, tu reviendras,
Quand naîtra la saison des lilas !

ART. IV. — COMPOSITIONS.

Un cercle littéraire.

(Collège ou Pensionnat).

N. B. — L'idée d'une association littéraire a souri à des élèves, qui en embrassent aussitôt la réalisation pratique. On s'organise, et la séance d'ouverture s'inaugure dans une lumière d'allégresse et des rayonnements de sourires.

I. — *Discours.*

Nous, notre but.

Notre société est un fort modeste cercle qui existe déjà depuis deux ans; mais, jusqu'ici, il n'a guère été qu'une abstraction.

Aujourd'hui nous voulons qu'il devienne un fait, et nous nous sommes assigné un double but: intéresser, instruire, par un double moyen: nos réunions hebdomadaires et notre journal dont nous publions aujourd'hui le premier numéro.

Intéresser! c'est bien difficile, mais nous avons résolu de le faire, et "ce que femme veut, Dieu le veut". Dans nos réunions, il sera défendu d'être accompagnée par d'autres que par la bonne humeur, l'amabilité, la politesse: l'ennui devra être laissé à la porte. Si aux qualités énumérées on ajoute un grain de sel gaulois, nous pouvons être assurées que notre premier but sera atteint.

Le deuxième, instruire, offre aussi peu de difficultés que le premier. Ce qu'on demande surtout, c'est la bonne volonté à répondre aux désirs de notre propriétaire et des rédactrices.

Marie, notre Mère, nous aidera; et, à la fin de l'année scolaire nous serons contentes de nous-mêmes, de notre Cercle, de tout.

En avant, amies! Soyons fidèles à notre devise: "Sub luce Mariæ, scientiæ mel stipans! — *A la lumière de Marie, l'abeille butine son miel sur la science!*" — CHARDON.

Remarque. — Cette miniature est remarquable de clarté concise, de logique naturelle, de simplicité et de justesse. C'est ainsi qu'il faut s'habituer à penser juste et à s'exprimer sans recherche: ce qui n'exclut pas les couleurs littéraires assurément... Je ne savais pas le langage à un *Chardon!*...

Dans ce dernier sens nous allons calquer sur ce thème un second discours, écrit au courant de la plume.

II. — Discours.

Nous, notre dessein.

Messieurs,

Notre association littéraire, jeune de sève et d'expérience, se voile de la modestie de ses deux printemps; jusqu'à ce jour, elle a végété dans les abstractions d'un rêve.

Aujourd'hui nous lui voulons communiquer l'organisme d'un corps, en lui assignant une double destinée: *intéresser, instruire!* Et comment peut-on infuser la vie à ce corps? par l'assiduité de nos réunions hebdomadaires, par la publication *intra muros* d'un organe, interprète de nos travaux littéraires.

Intéresser! Est-ce donc si facile?... Il le faut pourtant; et si chacun s'aide, le ciel l'aidera... "Fais ce dois, advienne que pourra." De nos fraternelles assises, s'il faut exclure et bannir quelques ombres, ce ne saurait jamais être ni la bonne humeur, ni l'amabilité, ni la politesse, ni la concorde: seul l'ennui pourra gémir et sangloter à la porte. Et si la gaieté gauloise, si la bravoure chevaleresque y faisaient invasion, nous gardons l'espoir que notre premier dessein est assuré de succès.

Le deuxième, — instruire — entraîne aussi peu de difficultés, en suggérant moins de craintes. Ce que l'on provoque surtout, c'est le bon vouloir à incliner aux souhaits du directeur-gérant, l'empressement et la générosité à seconder les rédacteurs.

Le Maître lui-même vandra bien nous aider, nous bénir; et, au déclin de l'année scolaire, nous nous sentirons fiers de nous-mêmes, fiers de notre société et de nos succès.

Amis valeureux, en avant! Les yeux attachés sur notre devise, c'est la force et le courage: "*In cruce lumen et spes!* — *Dans la croix, la lumière de l'espérance!*"

* * *

II. — Sonnet.

Semblable au nouveau-né, faisant son premier pas
Et qui cherche un appui dans sa marche incertaine,
Notre nouveau journal, oh! notre Souveraine!
A besoin d'une main qui ne le laisse pas.

C'est pourquoi, nous venons à vous, ô bonne Mère!
Pour vous recommander "*Spes*" et son avenir;
Nous le voulons joyeux, nous le voulons prospère.
Oh! Reine des succès, veuillez donc le bénir!

Nous vous le confions ; ainsi sous votre égide,
Il ira toujours droit, ayant un si bon guide,
Et cela nous sera d'une grande douceur.

Car nous l'aimons beaucoup, et nous sommes certaines
Que, protégé par vous, il aura par centaines
Des sourires, des joies—et beaucoup de bonheur!

BLUET.

Remarque. — Que pensez-vous de ce sonnet, inscrit à la première page de la livraison première du *Cercle littéraire* dont nous venons d'esquisser le programme : *intéresser et instruire* ?

C'est écrit sans prétention, avec aisance et avec sentiment, sinon avec grâce et élégance. Je crois qu'un peu de littérature — métaphores et figures — relèverait le ton, la couleur et l'harmonie. Tel quel, le sonnet est correct, bien pensé, non moins bien inspiré sous sa forme de dédicace du journal *Spes* : c'est un rayon d'espérance... littéraire. Servons à *Bluet* une chanson, en punition, à sa façon.

Le Bleuet.

1

Si j'étais reine !
Disait Bleuet en soupirant,
Jamais je n'aurais plus de peine :
Oh ! que mon bonheur serait grand,
Si j'étais reine !

2

Si j'étais reine !
J'aurais de l'or et des brillants ;
J'aurais un noir fuseau d'ébène,
Une quenouille en diamants,
Si j'étais reine !

3

Si j'étais reine !
Au lieu de nos pauvres chalets,
J'aurais un parc, un beau domaine,
J'aurais des gardes, des valets,
Si j'étais reine !

4

Bluet, reine des champs ! oh ! calme tes regrets,
N'as-tu donc pas un sceptre en ta houlette ?
De blancs agneaux sont tes sujets,
Et n'as-tu pas, pour couronner ta tête,
Une couronne de *bleuets* ?

III. — La Rentrée.

Mardi, sept septembre !... La cloche du retour rappelait au pensionnat les petites marguerites du parterre de Marie.

Presque toutes les anciennes restent fidèles au " rendez-vous " assigné par notre bonne Mère Supérieure, et bon nombre de nouvelles recrues vinrent se rallier à ces dernières.

Le premier soir, n'étant pas strictement soumises à la règle, c'était une longue suite d'accolades, de causeries, de surprises. La joie commune se prolongea, un petit quart d'heure. Vers neuf heures, nous sommes réunies, une première fois, aux pieds de notre Mère, dans le dessein de mettre la nouvelle année scolaire sous la sainte protection de Marie.

De là, la file s'allonge vers le dortoir, séjour du calme, du repos et des rêves... rêves de bonheur que nous réservent, après le plaisir, l'étude et le travail.

LILAS.

Remarque—C'est la troisième page que me présente le journal *Spes*—car je suis abonné à la publication, où mon ignorance s'approvisionne d'idées, de sentiments, d'images. Qui n'en a besoin ? Sinon l'indigence et la misère noire....

De vrai, si dans ce champ l'on ne peut glaner que des épis, encore ose-t-on se flatter d'y cueillir plusieurs gerbes parfumées.

IV. — Portrait de Champlain.

N.B.—Un professeur a sollicité ses élèves de BELLES-LETTRES de peindre ce portrait *physique, moral, religieux*. Lorsque l'on a étdié avec attention et recueilliement les *caractères* de La Bruyère, l'esquisse demandée est un jeu et une gymnastique intellectuelle. L'exception cependant y a réussi—pourquoi donc ?

Pour ne pas s'inspirer des mots soulignés ci-dessus, la plupart se sont livrés à des récits descriptifs sur la carrière de Champlain et sur la colonie : c'est une erreur ! Il s'agit d'un *portrait*, dont il faut concentrer les traits de physionomie. Essayons.

En 1890, le 21 septembre, l'âme nationale et religieuse tressaillit, à Québec, en présence du *dévoilement du monument de Champlain* ! Dans la galerie historique canadienne, les figures saillantes abondent : héros, missionnaires, martyrs, saints et saintes !... La physionomie de Samuel de Champlain, en raison même de son rôle chronologique, paraît les dominer toutes, comme dans une chaîne de montagnes élevées, un pic majestueux surplombe la série étagée des hauteurs majestueuses quand même. C'est le premier anneau de la chaîne d'or... souvenir de Montcalm, le glorieux vaincu plus proche de nous, souvenir de Laval et des saintes contemporaines, double image associée de l'incarnation de l'âme de la vieille France, respirant une vie rajeunie sur les rives de France-Nouvelle.

La voilà, dévoilée au grand soleil, vivante dans son attitude et parlante dans sa joie éternelle et muette ! La voilà devant nous, le grand homme, stature droite et dégagée, dans les grâces de la force et des an-

nées : mâle physionomie, front large et haut, à la chevelure abondante— signe des temps—pendant sur le cou et les épaules comme la plénitude de l'esprit et de la pensée qui déborde sur les œuvres et la vie entière; moustache ferme, vigoureuse comme les traits qu'elle ombrage; cils arqués comme la volonté décisive et résolue; regards perçants, profonds comme les forêts sondées ou les steppes marines parcourues. Qu'importent ce col empesté, plat, rabattu, ce justaucorps de velours foncé, ce haut-de-chausses, ces bas aux mollets saillants!... Vous implorez une image de Champlain : le voilà, coulé dans le moule, témoin des temps évanouis et des souvenirs qui ne sauraient périr.

Interrogez cet œil terne et sans vie : que discernerez-vous dans ce bronze ? Est-ce une âme de héros ou de vulgaire ambitieux ? Un héros, à l'âme ardente, à l'esprit prompt et vif, au jugement sûr et juste, au cœur noble et élevé : "admirable à la fois et par les choses qu'il a faites, et par celles qu'il aurait pu faire". Âme de premier ordre, pleine de ressources et de lumières, et qui voyait encore où personne ne voyait plus ; un homme de discernement et de mérite, plus grand que lui-même dans l'infortune, plus magnanimité que la vertu dans le succès. Son caractère était trempé à l'égal de l'acier et sa bonté toutefois rivalisait avec sa force d'âme et sa constance qui était invincible. Deux fois héros, et dans la prospérité qui secondait ses desseins, et dans le malheur qui renversait ses entreprises : jamais abattu, jamais désespéré, parce que Dieu était l'étoile où se fixait le regard de son espérance, de sa foi, de son amour.

Un grand homme d'autrefois ne rougissait point d'être ni de se montrer un grand chrétien... Aujourd'hui on a cru sage de renverser un tel crédit : la révolte contre Dieu accuse mieux le néant et la fragilité de l'humaine nature qui gémit en se brisant... Champlain savait prier, lever les yeux et les mains au ciel ; sa main sut ériger des autels, où vinrent se ployer sa tête et ses yeux ; son bras s'étendit, ému et aimant, sur les missionnaires d'Ignace de Loyola, sur les filles de Dieu, sur les néophytes, sur tous les colons. Disciple du Calvaire, il sait pardonner et compatir!...

* * *

Oh ! la grande mémoire, le noble cœur, le vaillant caractère ! Il a combattu, souffert, et ses restes mêmes ont disparu ! Gloire à lui, car il mérite le respect et défie l'insulte ! Son souvenir rajeunit, au milieu d'un peuple qui s'incline devant son image et son impérissable honneur.

Un tel homme était prédestiné pour devenir l'âme d'un grand peuple, d'une nation immortelle. Saluons sa figure, bénissons son œuvre et sa grandeur, dressons-lui un piédestal, non de marbre, de granit, d'airain, mais de respect, d'admiration, de gratitude, d'amour ! (1)

(1) Voir : FOI ET PATRIOTISME, par M. l'abbé S. CORREIL. Nous avons puisé des idées dans son panégyrique de Champlain, tout vivant d'éloquence, de bon sens d'esprit, d'élocution personnelle.

No III.

.. HISTOIRE DU CANADA

IV. Leçon.

Le Canada rendu à la France (1632)—Fondation du collège des Jésuites—Mort de Champlain—Fondation de Montréal (1642)—Établissements religieux.

1. **Le Canada rendu à la France.** — Le 23 mai 1633, une flottille, portant plus de deux cents personnes, des vivres, des armes, mouillait devant Québec, aux applaudissements des colons et des sauvages. Samuel de Champlain revenait au Canada, muni du titre de premier Gouverneur de la colonie.

L'année précédente, par le traité de *Saint-Germain-en-Laye*, le roi d'Angleterre restituait à sa "Majesté Très Chrétienne" tout le pays occupé par les Anglais dans la Nouvelle-France.

Emery de Caen, gentilhomme huguenot, qui avait gouverné dans l'intervalle, remit solennellement les clefs du fort à Champlain. Quelle joie, pour le fondateur de Québec, de presser à nouveau de ses pas le sol de ce pays, arrosé de ses sueurs et de ses larmes, pendant de si longues années!

2. **Fondation du collège des Jésuites.** — La nécessité d'une maison d'éducation pour les jeunes colons s'imposait impérieusement. Plusieurs familles de France hésitaient à passer au Canada, dans la perspective qu'elles ne pouvaient assurer à leurs fils le bénéfice d'une éducation et d'une instruction convenables.

Cet obstacle disparut, en 1635, par la création du collège des Jésuites. René Rohault, fils du marquis de Gamache, en sollicitant de son père son entrée dans la Compagnie de Jésus, obtint de sa générosité une somme d'argent considérable qu'il destinait à cette fondation. L'on accorda à cet établissement, digne d'encouragement et d'intérêt, douze arpents de terre près du château Saint-Louis.

L'organisation d'une œuvre si utile ne témoigne-t-elle pas, une fois de plus, du zèle qui anime l'Église pour la formation de l'âme du peuple?

3. **Mort de Champlain.** — Cette même année apportait au Canada la plus douloureuse épreuve: Champlain, l'immortel fondateur de Québec, le père de la Nouvelle-France, succombait (le 25 décembre) à une longue et cruelle maladie. — "Jamais homme, dit un historien, ne fut plus universellement pleuré, ni ne méritait plus de l'être!"

Dans les annales du Canada, il n'est pas de figure plus noble, plus pure, plus grande, plus sympathique.

Son épouse, Hélène Boulé, mérita d'être sa digne compagne. Pendant les quatre années qu'elle séjourna au Canada, elle employait ses loisirs à catéchiser les sauvages. De retour en France, elle embrassa la vie re-

ligieuse et devint la fondatrice du couvent des Ursulines de Meaux, le diocèse qui allait échoir à Bossuet.

4. **Fondation de Montréal.** — Quel touchant récit que celui de la fondation de Montréal! En le parcourant, on ne peut se défendre d'une émotion profonde.

Paul de Chomedey, sieur de MAISONNEUVE, n'est âgé que de treize ans quand il paraît, pour la première fois, sur un champ de bataille: c'est en Hollande. Au milieu des désordres et des excès qui, trop souvent, ternissent l'éclat de la carrière des armes, cet adolescent se distingue par sa foi ardente, par la pureté admirable de ses mœurs. La pensée de fuir les dangers des camps travaille son esprit, quand la Providence lui met en main et sous les yeux une lettre d'un père jésuite de Québec. Bientôt il noue des relations avec la "Compagnie de Notre-Dame de Montréal", récemment organisée dans le dessein de fonder une colonie à Hochelaga. La Compagnie se félicite de rencontrer dans la personne de Maisonneuve, l'homme de talent capable de la seconder merveilleusement dans son entreprise. Il y a en effet, chez lui, "la foi et le zèle de l'apôtre, la bravoure du soldat et la prudence du général, la sagesse et la prévoyance de l'administrateur, la science et l'intégrité du juge." Lorsque l'on veut le dissuader de mettre à exécution le projet de la Compagnie, il répond fièrement: — "Tous les arbres de Montréal seraient-ils changés en autant d'Iroquois, il est de mon devoir et de mon honneur d'aller y établir une colonie."

Le 18 mai 1642, Maisonneuve descendait à Montréal. Il était accompagné de M. de MONTMAGNY, gouverneur-général, de mademoiselle MANCE, de madame de la PELTRIE, de plusieurs jésuites et d'une cinquantaine de colons. A peine débarqués, Maisonneuve et sa caravane tombèrent à genoux, étonnant un cantique d'action de grâce. L'on s'empresse d'ériger un autel, où le Père VIMONT célèbre la sainte messe. Le Saint Sacrement resta exposé toute la journée, comme pour prendre possession définitive de cette terre où Notre-Seigneur, jusque-là inconnu, allait établir son règne.

Le groupe se mit à l'œuvre sur-le-champ. Sous les ordres de Maisonneuve, qui voulut de sa main abattre le premier arbre, on entreprit de défricher le terrain, et l'on vit bientôt s'élever le premier fort de VILLE-MARIE.

5. **Etablissements religieux.** — L'année 1639 éclaira deux fondations remarquables: le couvent des Ursulines et l'Hôtel-Dieu de Québec.

Madame de la Peltrie, restée veuve après quelques années de mariage, résolut de consacrer son patriotisme et sa vie à l'éducation des jeunes filles, au Canada. En dépit de l'opposition de ses parents et de ses amis, elle s'embarqua et atteignit Québec, au mois d'août 1639, accompagnée de MARIE de l'INCARNATION. Le gouverneur et la population de la ville reçurent ces nobles dames avec les marques de distinction et de respect dues à leur caractère et à leur mérite. M. de Montmagny s'étudia, avec le zèle le plus désintéressé, à les protéger et à les aider, leur donnant

d'immenses terrains pour la construction d'un couvent. Dès qu'on le put, on ouvrit des classes pour l'instruction des jeunes filles sauvages et celles des colons. Marie de l'Incarnation fut la première supérieure du nouveau couvent. Femme éminemment douée, elle apprit, en quelques mois, les langues sauvages. Les tribulations, les épreuves de tout genre ne manquèrent pas à la nouvelle fondation. Ainsi, en 1650, par un temps très froid, au milieu de la nuit, un incendie détruisit cette œuvre édiflée au prix de tant de travaux et de sueurs. Madame de la Peltrie et Marie de l'Incarnation ne se laissèrent pas décourager, et bientôt un autre édifice se trouva construit sur les fondations de l'ancien. Les deux fondatrices moururent à quelques mois d'intervalle, après avoir donné à la colonie entière le spectacle de toutes les vertus.

Québec doit son Hôtel-Dieu à la duchesse d'Aiguillon. Celle-ci, nièce du cardinal de Richelieu, jouissait de beaucoup de considération à la cour de Louis XIII. Après la mort de son mari, elle s'occupa d'œuvres de charité, auxquelles elle consacra des sommes considérables. Parmi ces œuvres se trouve celle de l'Hôtel-Dieu de Québec. En 1639, trois religieuses hospitalières de Dieppe venaient, à sa demande, s'y consacrer au soin des malades. Une grande partie de la fortune de la noble duchesse en assurait l'existence.

Quelques années plus tard, Montréal avait aussi son hôpital. Grâce aux largesses de la duchesse de Bullion et au dévouement de Jeanne Mance, l'Hôtel-Dieu de Ville-Marie pouvait recevoir de nombreux malades et blessés dès le mois d'octobre 1644.

Alors, comme aujourd'hui, comme toujours, le peuple français donnait à pleines mains quand il s'agissait des bonnes œuvres. Non content d'envoyer ses missionnaires au martyre, parmi les peuplades sauvages de la Nouvelle-France, il donnait encore au Canada ces héroïnes de la charité qui consacraient leur vie au soulagement de toutes les misères humaines. France généreuse et héroïque!

Auteurs à consulter. — P. DUPUY : *Les Illustrations Canadiennes*. — P. ROUSSEAU, P. S. S. : *Histoire de la vie de P. de C. de Maisonneuve*. — Abbé H. R. CASGRAIN : *Histoire de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation*.

DEVOIRS CLASSIQUES. — Narrations : la mort de Champlain. — Le missionnaire au Canada. — L'adieu à la mère-patrie. — La traversée de Maisonneuve.

2. **Descriptions.** — Le site de Québec. — Le site de Montréal. — Les premières impressions en abondant. — La première messe dans l'île de Montréal. — La première adoration du Saint Sacrement.

3. **Lettres.** — Mademoiselle Mance écrit ses souvenirs de traversée. — Madame de la Peltrie fait le récit de ses premières impressions à une parente. — Madame de Champlain, devenu religieuse à Meaux, écrit une lettre aux colons de Québec.

4. **Dissertations.** — Espérance de Maisonneuve sur l'avenir de Montréal. — M. de Montmagny trace un plan de colonisation.

5. **Discours.** — Dernières recommandations de Champlain mourant. — Discours du P. Vimont à la première messe, célébrée à Montréal. — Maisonneuve à ses colons.

No. IV.

COUR SUPERIEUR.

ART. III. — LA FORME.

Elle est de deux sortes : forme **intérieure** ou le plan, **extérieure** ou le style.

§ I. — Le Plan.

I. — NOTION.

Le plan est la disposition des matériaux, idées, images, sentiments, passions . . . , qui concourent à former l'action dramatique.

II. — QUALITÉS.

Le plan du drame doit être :

1° *Un* ; nous l'avons dit, il faut l'unité d'action, de temps et de lieu.

2° *Bien ordonné* ; or, il y a trois parties dans le drame comme dans l'épopée.

Le DÉBUT ou EXPOSITION consiste à donner au plus tôt une idée générale de l'action qui va être représentée, afin d'y préparer les esprits : trop claire, elle dévoile le but, la marche et l'issue de la pièce, ce qui détruit en grande partie l'intérêt ; trop obscure et trop compliquée, elle n'éveille pas assez la curiosité et manque également son effet ; simple et modeste, elle laisse entrevoir, d'un côté, les causes et les circonstances de l'action, de l'autre, les obstacles, les dangers qui s'opposent à sa réussite.

N. B. : Dans la comédie ancienne, le *prologue* était une sorte de préface dans laquelle un acteur, appelé aussi *prologue*, donnait d'avance l'analyse de la pièce, en indiquait la source et exprimait aux auditeurs les remerciements ou les plaintes du poète. Le prologue ne faisait pas partie intégrante du drame, comme l'exposition.

Le NŒUD ou INTRIGUE est la réunion et la complication des incidents qui forment obstacles à l'accomplissement de l'action, et des moyens qui en amènent le dénouement : trop compliqué, il engendre la confusion et l'obscurité et rend le dénouement difficile ou invraisemblable ; trop simple, il fait languir la pièce et diminue l'intérêt.

Le DÉNOUEMENT est la solution de l'intrigue par un événement particulier qui surmonte le dernier obstacle, complète l'action et amène d'ordinaire, dans les personnages principaux, un changement important, parfois imprévu, toujours décisif. Il est d'autant plus parfait qu'il a été imprévu, qu'il est plus naturel ou mieux préparé, qu'il arrive plus à propos, qu'il satisfait plus complètement la curiosité et qu'il frappe plus forte-

ment l'esprit et le cœur. Quand il est brusque, saisissant, terrible, il s'appelle **COUP DE THÉÂTRE**.

La solution du nœud se fait par **RÉVOLUTION** ou **PÉRIPÉTIE**, quand elle est le résultat de la faiblesse et quand il y a changement de fortune : — par **RECONNAISSANCE**, lorsqu'elle vient d'une ignorance qui se dissipe à la fin.

3° **Logique dans les détails**, c'est-à-dire que chaque **SCÈNE** découle naturellement de la précédente et amène la suivante : Que chaque "acte" se lie étroitement avec celui qui le précède ou vient après lui, que chaque personnage ne dise que ce qu'il doit dire ; que les **INTERMÈDES** ou **ENTR'ACTES** concourent utilement à la progression de l'action ; que les **TABLEAUX** (v. g. **JOAS**, sur son trône) contribuent à l'intérêt et qu'enfin tous les actes forment l'unité de l'action représentée. — Ces dénominations ne conviennent qu'à notre théâtre moderne. Il y en a d'autres pour les drames grecs.

N. B. — Chez les Anciens le **CHŒUR** remplissait la scène aux intermèdes : la scène grecque était constamment remplie.

§ II. — Le Style.

I. — NOTION.

Le **STYLE** ou **ÉLOCUTION** dramatique est l'expression des pensées, des sentiments et des images dans le dessein de plaire et de toucher. Il doit se rapprocher autant que possible du langage d'une bonne conversation.

II. — QUALITÉS.

L'élocution dramatique doit avoir :

1° **La clarté**, c'est-à-dire que les expressions et les tours doivent être tels que, non seulement les acteurs mais encore les auditeurs puissent les comprendre sans effort.

2° **La convenance**, c'est-à-dire que le langage soit en harmonie :

"Avec l'action," en sorte que si elle est **grande**, le style devra être plus relevé dans son ensemble ; si elle est ordinaire, le style sera plus simple.

"Avec les circonstances," de temps, de lieu, d'âge, de condition, d'éducation . . . , tenant le milieu entre deux excès, la bassesse et le pathos.

"Avec le caractère" des personnages ; quand l'un parle seul, c'est le *monologue*, délibération ou entretien d'un personnage avec lui-même ; quand deux ou plusieurs s'adressent la parole entre eux, c'est, le *dialogue*, qui doit être bien suivi, bien enchaîné, naturel et coupé à propos. Dans l'un et l'autre le style varie selon l'enthousiasme et la passion des auteurs.

N. B. — L'*aparté* est une réflexion que fait un personnage sur ce qu'on lui dit, de manière à ne pas être entendu de son interlocuteur, mais de l'auditoire.

ART. II. — EXPLICATIONS D'AUTEURS.

I. — Champlain.

Quand tu rêves, soldat du galant Navarrois,
Ton regard inspiré cherche-t-il à connaître
Si ton jeune pays va grandir, ou doit n'être
Qu'un fleuron sans valeur aux couronnes des rois ?

Lis-tu dans l'avenir le triomphe des droits ?
Vois-tu sourire au ciel la rustique fenêtre ?
Et le rocher superbe, où ta ville va naître,
Sent-il la liberté frémir en ses parois ?

Ton âme est valeureuse et saintement trempée.
Tu fléchis devant Dieu les genoux ; ton épée
Soutient l'honneur jaloux et le droit chancelant.

Et sans doute; parfois, d'avance tu contemples
Les bronzes des héros et les flèches des temples,
Qui feront à Québec un nimbe étincelant.

Les Gouttelettes.

P. LEMAY.

Réflexions.

Après Cartier, **Champlain!** Le poète *glane*, dit-il, dans l'histoire nationale; et quels épis! Il *interroge* l'âme du héros, "soldat du galant" Henri IV de Navarre; mais il atteint cette âme, à travers sa personne: "rêves, regard, lis-tu, vois-tu sourire." — Puis c'est l'âme — toujours — d'un héros, d'un chrétien: "tu fléchis les genoux," et *sa main* manie l'épée de l'honneur et du droit." — Enfin c'est l'âme encore qui "contemple les bronzes... les flèches... Québec étincelant" dans l'avenir.

Voilà un poète psychologue, comme dirait Paul Bourget. Et de vrai, c'est l'âme qui fait l'homme, le héros, le chrétien: ici c'est le poète qui l'évoque vivante, parlante, en 14 vers bien frappés.

La *rime* est riche, dans chaque vers; de plus, elle est neuve, de surprise, ample, harmonieuse, soutenue d'un rythme cadencé et sonore. Deux *enjambements* gracieux; des *images* personnelles et hardies "au ciel rustique fenêtre... la liberté frémir en ses parois."

Si une main profane osait porter l'audace jusqu'au sacrilège, elle re-toucherait un peu le vers 12 "Et sans doute..."; et peut-être aussi le 14, de cette façon:

Qui feront ton Québec un joyau étincelant.

On ne craint plus ces *hiatus* aujourd'hui — "Étincelant" même fait un peu double emploi; je voudrais une épithète morale, et non physique: cherchez-la, lecteur ou lectrice. — Est-ce ceci:

Qui feront ton Québec un joyau en diamant!

III. — Lettre de nouvel an.

N. B.—Une main délicate qu'inspire un esprit délié a écrit ceci tout récemment— et naturellement, sans prévoir la publicité, sans la redouter aussi bien. Ce qui sort d'instinct de l'âme mérite qu'on le saisisse au passage : c'est de la *graphologie morale*.

Mon cher ami,

Si un vœu, frileux et transi, timidement choquait votre porte, aimeriez-vous lui ouvrir?...

Parmi tant d'autres, il passerait inaperçu, le pauvre! Et, par fraude, il entrerait tout droit en votre cœur.

Ce vœu, discret et sincère, vous le connaissez : il vient et part d'une âme qui n'oublie point. Bien souvent, en dehors de la circonstance qui le provoque, on le sent monter aux lèvres; et alors, vous savez quel nom, quels souvenirs, quels sentiments bien tendres, bien chaudement affectueux s'échangent entre nous, en famille, où bien que absent, vous devenez présent et visible à tous.

Si donc vous accueillez ce vœu, sachez que le cœur l'a murmuré : l'avez-vous entendu? Non, la télégraphie sans fil n'existe pas entre S. et Ottawa : mais il y a mieux, beaucoup mieux.

Croyez à mes sincères sentiments d'amitié.

N. T.

* * * *

N. B.—L'autre ayant répondu à "ce vœu," nous jugeons utile à ceux et à celles qui demandent à la *Revue* des conseils de correspondance de transcrire la seconde lettre du même écrivain.

Bien cher ami,

Se peut-il vraiment que mon merci séjourne encore dans mon cœur? Depuis si longtemps il veut désertier sa prison!

Mais aujourd'hui il s'envole... seul? Oh! non. Maints autres le suivent ou l'accompagnent. L'on dirait vraiment une colonie d'oiseaux migrateurs, quittant la patrie inclemente pour des rivages plus doux et plus réconfortants. Leur ramage chante la joie et l'allégresse. Ils s'enfuient nombreux et confiants, légers de soucis, gais de tendresse. Vous parviendront-ils?...

J'eusse bien voulu les guider moi-même!... Hélas! trop loin; trop de travail, trop de devoirs m'enchaînent. Dites-moi que vous me le pardonnez. Et puis les malades ici : c'est ma meilleure excuse à vos yeux.

Mais devant Dieu et dans la prière qui associe les distants, il n'en est point : c'est que nos âmes s'entendent, se devinent, s'aiment... et s'aimeront jusqu'au soir de la vie.

De la part de tous, sincères et sympathiques amitiés.

II. — Sous la statue de Champlain.

A M. le sénateur P. Landry.

Quelques hommes sont nés pour un nouveau Sina.
 A d'immortels desseins Dieu les prédestine.
 Contre leur volonté tout obstacle se brise.
 Ils marquent leur chemin d'un lumineux sillon,
 Et son chef flamboie un lambeau de rayon
 Qui couronnait jadis la tête de Moïse.

2

Dans l'ombre des berceaux ces êtres surhumains
 Sentant toucher leurs fronts par d'invisibles mains,
 Sentent tomber sur eux comme un baiser d'étoile
 Qui leur fait entrevoir les choses à venir,
 Car le mystérieux et muet avenir
 Pour les prédestinés lève un coin du voile.

3 :

Dès leur prime jeunesse ils cueillent des lauriers.
 A la fois laboureurs, apôtres et guerriers,
 Ces preux sont emportés par une ardeur divine
 Qui leur fait accomplir les plus féconds travaux.
 Ils cherchent constamment des horizons nouveaux ;
 Le combat les séduit, le danger les fascine.

4

Disant à leurs foyers un éternel adieu,
 Au bord de l'univers, ils vont lutter pour Dieu,
 Et l'œil de Jéhovah avec amour regarde
 Ces soldats qui se font de la voix un rempart ;
 Partout du saint progrès ils portent l'étendard
 Et de l'humanité composent l'avant-garde.

5

Ils rêvent d'agrandir la terre des aïeux.
 Pour les guider, sans fin brille un point radieux.
 Ils vont, le front toujours tourné vers quelque rive.
 Ils marchent, et l'erreur devant eux disparaît,
 Ils parlent, et l'on voit s'incliner la forêt,
 S'entr'ouvrir la montagne et frissonner l'abîme.

6

Ils tiennent des flambeaux que rien ne fait pâlir.
 Ils ne soupçonnent pas ce que c'est que de fléchir.
 En vain la mort les guette et la faim les torture,
 Ils combattent sans trêve, enchaînés au devoir ;
 Et ces nobles vaillants semblent parfois avoir
 Le culte du haillon, l'amour de la blessure.

Nul ne peut conquérir de pareils conquérants :
 Et, comme à l'horizon, quelques chênes géants
 Dominent de leur cime ondoyante et serène
 Une futaie ombreuse et pleine de verdure,
 Les vrais héros chrétiens dépassent en splendeur
 Les arbres les plus fiers de la forêt humaine.

Les Aspirations.

W. CHAPMAN.

Appréciation.

1. Voilà, ce semble, un fragment d'épopée : c'est une sorte de prélude poétique, préparant l'introduction du personnage, héros de l'action qui va faire l'objet du récit épique.

Donnons à l'auteur le crédit de l'inspiration vraie, de l'invention personnelle, du vers facile et plein, majestueux même et d'une ampleur quasi princière.

Sans nommer Champlain, toutes les idées, les sentiments, les images *conspirent* contre lui : on dirait que le poète se pose un défi à soi-même. — "Allusion à Moïse ; — berceau des prédestinés à la gloire humaine et aux rudes œuvres qui la confèrent ; — impressions et rêves de jeunesse ; — départ vers les régions du progrès et de la civilisation chrétienne ; — les œuvres en réalité ; — leurs combats et leurs sacrifices ; — leur grandeur finale, comparée aux "chênes géants." — Telle est la série des pensées qui coulent en ondes fluviales ou en nappes tranquilles d'un lac en silence.

2. La langue de l'auteur, est abondante, variée, souple, malléable à sa fantaisie ; une telle maîtrise des tons révèle un laborieux mineur, qui a sué sur les filons et les placers : cela échappe aux profanes qui ne sont pas initiés aux secrets du talent, aux procédés de l'art.

Cà et là, quelques *hémistiches* trop lâches — dans le sens de *non serrés*, comme les mailles d'un tissu ; — quelques *mots* de remplissage, d'autres ternes ; des *jours* trop positifs, sans vigueur retentissante, j'allais dire, sans l'enthousiasme et le feu sacré de la Muse ; quelques *vers* trop prosaïques, que l'auteur eût ciselé à volonté et sans trop d'ampoules aux doigts ni aux mains... Mais quelle audace est la mienné?... Celle d'un froid critique !

ART. III. — DEVOIRS D'ÉLÈVE.

I. — Nouvel hôte.

Il y a un mois environ, nous étions appelées à donner un vote à propos de brun et de jaune, — tout comme on fait aux élections pour bleu et rouge ; naturellement, la couleur à la mode devait emporter ; nous n'avons pas eu à nous en repentir.

C'est le 13 février, à midi et demi, un lundi, que le nouvel hôte faisait chez nous son entrée.

A une heure, cérémonie d'installation; nul besoin de mois ni d'années pour les préparatifs, et je gage que le Président Roosevelt n'a pas été salué de meilleurs vivats.

La chose vous intrigue, patience; mais entendons-nous, quand je parle d'hôte, je veux dire tout simplement hôtesse.

Une petite description vous ferait-elle plaisir? Venez donc faire la connaissance d'une jolie brunette, toute reluisante de fraîcheur, dont l'ombonpoint ne détruit pas la beauté et qui demeure élégante avec ses cent quarante-quatre pouces de taille. Ne jetez pas les hauts cris, vous verrez à la fin que j'ai raison.

Voyez comme son manteau vert et les quelques bijoux qui pendent à son poignet, lui donnent un air jeune et coquet. Interrogez-la, sa tête est pleine de science, plus qu'il n'en faut pour brevet modèle et même académique.

Elle est très sage et bien pieuse, je crois, puisqu'elle porte toujours sur elle, une statuette de la sainte Vierge; elle ne quitte jamais non plus un encrier et un porte-plumes que Mère lui a donnés en arrivant.

Quoiqu'elle soit bien jolie, bien sage, pieuse, savante, et qu'elle soit la préférée de la classe, je ne voudrais pas être à sa place. Pourquoi, le devinez-vous? Parce que je serais une... tribune: c'est dit. Mais pas tout, reste un merci, et le plus cordial, pour notre bonne Mère Supérieure qui a si bien su choisir une vingtième pour la première classe de son beau couvent.

Critique littéraire.

1. Le **fond** de cet essai est simple, ordinaire, banal comme objet. Il fallait tenter de relever le sujet par les grâces du langage: c'est justement ce que l'élève a discerné; ses efforts emportent-ils un réel succès? Examinons.

2. La **forme** vaut en raison du **plan** intérieur, caché à dessein et avec art, — en raison aussi du **style** qui habille les pensées et les sentiments. A-t-on songé à ces notions fondamentales, avant de composer cette esquisse? Si l'auteur répond négativement, ne va-t-elle point blâmer mon audace, si je m'abuse à rechercher un **ordre** sérié, là où elle n'a pas voulu en introduire!...

1. "Il y a un mois...": *le temps*—2. "donner un vote...couleur..." l'objet en question.

3. "le nouvel hôte fait son entrée:" *la parvenue ou le sujet*: l'on précise *l'heure le jour, le mois*, du temps déjà mentionné: *le lieu*.

4. "cérémonie d'installation...sans préparatifs..." l'allusion à Roosevelt, *la manière*, concernant la personne.

5. "hôte—hôtesse:" *correction* en ce qui regarde le sujet de l'action. *Description* de la personne, de l'hôtesse.

6. Sorte de *description*, divers de *portrait*: "manteau vert....etc...."; —puis la *physionomie morale*: "très rouge...."

7. *Conclusion* : mot de l'énigme: "une *tribune* neuve;" un compliment indirect à la "bonne mère supérieure."

A peu de nuances près, voilà un plan ingénieux, fin, délicat, neuf, original et personnel... Et le style?

Il est correct et naturel, d'une aisance et d'une précision rapide. Peut-être paraît-elle terne, sans les agréments des images littéraires, des figures de l'élégance harmonieuse; il semble à la portée d'un talent qui a fini son cours d'études au mot *fin* de la grammaire française, cours supérieur. Mais comment retoucher et refondre des bijoux? Quels yeux il y faudrait, aidés d'une loupe, et quels doigts habiles d'artiste connaissant le métier! Tout le monde ne s'improvise point sertisseur.

Il y a un mois environ, l'on nous conviait à déposer un vote loyal et d'opter entre le brun et le jaune!... Tout comme aux élections fédérales où bataillent le bleu et le rouge. Naturellement, la couleur à la mode devait triompher, faut-il s'en repentir.

C'est le lundi 13 février, à midi et demi, que le nouvel hôte étalait chez nous ses livrées. A une heure, cérémonie d'installation solennelle: nuls préparatifs, nuls décors, mais des applaudissements répétés à rendre jaloux le Président Roosevelt salué de dix mille vivats.

Etc....etc....

Conseils. — N'écrivez pas avec des mots tout faits d'avance — et qui ne donnent la sensation de rien de neuf, de saillant, qui n'intéressent plus ni par la surprise ni par l'agrément. Par exemple:

La chose: *l'énigme*; entendons-nous! *détrompez-nous, je me corrige, c'est une hôtesse* — Une petite *description* vous ferait elle plaisir? *Vous plairait-il de l'abor-*
der? La voilà, une jeune brunette....

II. — Discours de Champlain.

Aux colons, aux soldats, au moment de la capitulation de Québec, en 1629.

Chers amis,

Espérance! le drapeau français flotte encore sur le château Saint-Louis! Et les brises canadiennes, comme le souffle de nos cœurs, baisent encore les fleurs de ses plis.

Le canon anglais, vous le savez, vient assombrir l'atmosphère de notre jeune colonie; et l'ouragan jaloux s'apprête à battre nos remparts en palissades, dispersant le vol d'espérances qui planait sur les toits et sur

les âmes qu'ils abritent. Québec, ce cher Québec se voit sommer par les Kirke de livrer son drapeau, lambeau d'étoffe teint aux couleurs nationales, où palpitent encore tant d'héroïques labeurs, où pleurent tant d'immortels souvenirs!

Abaissera-t-on le drapeau fleurdelisé et sans macule devant l'image du léopard souillé de félonies? Ou la bouche de nos canons répondra-t-elle de son tonnerre? Amis, la capitulation ou le combat? car la lutte est sans issue et sans espoir: dans une heure, l'ennemi attend la réponse.

* * *

Soldats! la France vous doit tout sur ces rives lointaines: mais la France ne peut rien pour nous. Vous avez travaillé, souffert, lutté contre les rigueurs du climat, les incursions des Indiens; votre main a défriché le sol, remué chaque pierre de notre ville, et votre courage vous reste encore.

Français! la terre a germé sous vos sueurs et vos larmes, la forêt a reculé sous vos coups, et la sauvagerie est tenue en respect par votre bravoure et votre vaillance.

Mais depuis trois ans, Louis XIII est muet, tandis que Charles I s'acharne à notre perte et à l'anéantissement de nos œuvres. Vous n'avez pas été vaincus: deux hommes sortis de notre race, ont trahi nos lauriers, leur patrie, leur bienfaiteurs: *et il faut capituler!*

L'état présent ne peut subsister plus longtemps, car il est déplorable et extrême dans l'infortune. L'arrivée de la flotte attendue, apportant à notre misère hommes et provisions, les ressources capables de repousser la famine et de faire reflourir la prospérité, eût été le salut. Hélas! vaine espérance! Roquemont est vaincu: plus de secours cette année et nos magasins sont vides: *il faut capituler!*

Saint-Sauveur et Port Royal, dernier rempart de notre indigence ne sont plus! Les anciens et les sages consultés se rangent tous au même avis: *il faut capituler!*

Je sais que ce mot fera tressaillir vos épées, habituées à la victoire. Mais il faut songer aux femmes, aux enfants qui pleurent en réclamant du pain. Ah! si nous n'étions que des soldats, nos canots nous porteraient bientôt sous leurs grandes voiles blanches: nous saurions vaincre ou mourir glorieusement; le premier, je vous donnerais l'exemple.

Il faut capituler! Agir autrement serait fatal à tous. Ne faut-il pas quand même sauver l'honneur de la France? Nous exigeons des clauses loyales et de favorables garanties: la remise du fort, les clefs de la ville, la rentrée des soldats et des colons dans la mère-patrie, de tous ceux qui refusent d'accepter les lois du vainqueur, voilà les légitimes réclamations que nous soumettons à l'Anglais. On nous refuse les honneurs de la guerre, puisque c'est le droit du plus fort. Mais nous gardons tous la vie sauve, et nul ne saurait tuer dans notre poitrine l'espérance dans l'avenir et dans la protection du Ciel.

Il faut capituler! Non, Dieu ne nous abandonnera jamais à la merci de la cupidité, à la discrétion de l'injustice et de l'usurpation. Il a vu votre héroïsme qui a bravé l'océan, dompté mille obstacles et mille revers; il a entendu les voix de nos épouses, les sanglots de nos mères et de nos filles, les gémissements de nos petits enfants, les supplications de nos prêtres et de nos apôtres: il se laissera toucher, et sa main ressuscitera l'œuvre entreprise pour sa gloire et le salut des âmes enténébrées des Indiens. La capitulation, dès lors, si elle nous appesantit sous l'humiliation, relève nos pensées et nos cœurs.

* * *

Gloire à ce Dieu! Il ne sera pas dit que nous aurons mal servi le roi, déshonoré le drapeau, terni notre renom, honteusement livré à l'Anglais notre colonie: l'histoire témoignera que nous avons succombé à la ruse et à la force, au sein de la misère extrême et insurmontable.

Amis, *il faut capituler*, mais c'est quand il est prouvé que nul ne viendra, que nos vivres et nos munitions nous désarment en face de l'ennemi insolent, que la nécessité et nos malheurs rendent toute résistance impossible: il est donc des victoires qui déshonorent et des capitulations qui ennoblissent; et devant l'éternel honneur des nations, devant la postérité, devant Dieu et l'Eglise, qui de nous n'aimerait mieux ici être le vaincu que le vainqueur?

Espérance quand même, espérance toujours! Dieu cache ses desseins mais la confiance nous ramènera vers ce rocher de Québec, car la Nouvelle-France est son œuvre sous nul il ne l'abaisse un instant que pour le revêtir de plus de gloire et d'immortalité!

Devoir corrigé.



NOTIONS DE PHILOSOPHIE

LA SENSIBILITE

ART. III. — LES PASSIONS.

VI. — ROLE DE LA SENSIBILITÉ.

1. L'on a comparé le rôle que soutient la sensibilité dans le monde moral — de la vie morale — à celui que remplit l'attraction dans le monde de la nature. De même, en effet, que cette grande force unit entre eux tous les corps de l'univers, depuis les globes lointains, qui gravitent sur nos têtes, jusqu'aux invisibles atômes, qui pullulent sous nos pieds, — ainsi, la sensibilité met l'âme en communication avec tout ce qui l'environne pour l'impressionner et pour l'influencer.

Sans elle, l'homme serait une brute inerte, apathique, impossible. — Etudions brièvement les détails de cette importante question.

A. — Rôle du plaisir.

2. Les esprits ont multiplié les objections contre le plaisir, comme contre la douleur. Le plaisir est un des charmes de l'harmonie existante; ne peut-il pas se justifier par lui-même? En vérité, étant lié associé aux succès de l'activité normalement déployée, c'est le *signe d'un bien*, du bon état de nos organes et de nos facultés.

3. Il est — a) **un guide** qui nous révèle nos propres fins, car l'enfant les recherche d'abord sans les connaître.

b) **une impulsion**: le plaisir sort de l'activité; mais à son tour il la rend plus forte. Quand vous, lecteur, vous avez rencontré le plaisir dans une action, vous vous sentez plus décidé à agir encore, vous avez plus de courage et de constance. Le plaisir est alors comme le *ressort*, l'*aiguillon* de l'activité: c'est un *attrait* qui s'ajoute à l'inclination pour la renforcer et accélérer son mouvement. N'est-il pas d'expérience que l'on fait mieux ce que l'on aime, ce à quoi l'on s'intéresse.

De là la nécessité de rendre le travail *attrayant*. Cette remarque est vraie de toute espèce d'activité: on ne fait jamais son devoir avec plus d'élan que lorsqu'il est cher au cœur. Aussi une âme vertueuse est "celle qui prend plaisir à faire des actes de vertu."

c) **une récompense de l'activité désintéressée**: s'il devient le but principal de l'activité, celle-ci s'égaré ou se ralentit, et le plaisir diminue ou disparaît, parce qu'on n'a cherché que lui. C'est que l'*activité intéressée* tarit les sources vives du plaisir." Activité médiocre, médiocre satisfaction.

d) un **moyen** d'intéresser plus complètement l'être à sa destinée, à sa tâche : le plaisir de la nourriture nous porte à réparer nos forces ; la satisfaction de conscience nous engage à pratiquer la vertu. Si la nourriture était toujours insipide ou la vertu toujours sans charmes, le courage nous manquerait à la peine.

Conclusion. — Le plaisir est un guide nécessaire mais non infaillible : il doit donc lui-même être dirigé par la raison et maîtrisé par la volonté — et par la foi, par l'amour de Dieu !

B. — Rôle de la douleur.

4. Elle est accompagnée du sentiment d'une imperfection, d'une défaillance ou impuissance de l'activité ; elle est le *signe d'un mal, du mauvais état de nos organes ou de nos facultés.*

Cependant les raisons ne manquent pas pour la justifier.

Elle est — a) un **avertissement**, qui informe la conscience qu'un désordre s'est produit dans notre constitution physique ou morale, que notre corps est menacé — mal de tête par exemple — que la loi morale est violée — remords de conscience. Par là même, l'intelligence est excitée à rechercher la nature du mal que la douleur nous signale et à y porter remède.

b) un **frein** qui, avant toute enquête de la raison, nous empêche de continuer l'action commencée et nous pousse à fuir la cause du mal : ainsi, un mal d'yeux engage à interrompre la lecture qui les fatigue.

c) un **stimulant**, car elle aiguillonne l'activité à sa manière, plus puissamment que le plaisir : pour échapper à la souffrance ne redouble-t-on pas d'effort ? C'est pour remédier à ses besoins que l'homme travaille, devient industriel, inventif ; aussi la nécessité est-elle appelée "l'ingénieuse", "la mère de l'industrie". C'est elle qui a porté l'humanité à perfectionner nourriture, vêtements, habitations : la civilisation en est le résultat, ainsi que le progrès.

d) un **moyen de perfectionnement moral**, puisqu'elle inspire les vertus *individuelles*, qui aguerrissent la volonté, trempent le caractère, revêtent l'âme d'énergie, de courage, de virilité, — "sorte de fournaise à recuire l'âme", a écrit Montaigne.

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître :

Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.

MUSSET.

Cette douleur met notre force à l'épreuve ; elle est une vertu expiatoire — *sociale*, puisqu'elle engendre la sympathie, la charité, le dévouement et la solidarité des hommes entre eux.

e) une **inspiratrice de sentiments religieux**, car elle pousse l'âme à implorer un secours supérieur à la puissance des hommes. Bossuet en a dit : "La douleur fait dans les âmes un désert où retentit la voix de Dieu."

Conclusion. — C'est donc à tort qu'on plaint la douleur, et qu'on s'en plaint : c'est au fond regretter d'avoir la conscience. Car l'homme, qui a des douleurs morales, est au-dessus de l'animal qui les ignore complètement.

D'ailleurs la raison demande que la vertu et le bonheur soient unis : c'est un fait d'expérience constante. Aussi les douleurs imméritées élèvent l'âme au delà de l'existence terrestre et nous invitent à espérer, comme compensation, les joies d'une vie future.

Tout ce qui précède convient aussi à l'**épreuve**, qui se dit de toute douleur morale.

N.B.—Le plaisir et la douleur interviennent dans la vie : a) *Physique* ; sensations agréables ou désagréables avertissant l'âme de ce qu'elle doit chercher ou éviter pour la sûreté ;

b) *Intellectuelle*, car les peines de l'esprit sont plus redoutables—et les plaisirs aussi plus purs que ceux du corps ;

c) *Morale* : on n'arrive à la vertu que par la modération. Les plaisirs, pour la lutte contre les passions—pour la résignation et l'acceptation des douleurs inhérentes au devoir, ou bien à la vertu.



SUPPLEMENT

Chronique religieuse et littéraire du monde catholique.

I. — Canada.

1. MOUVEMENT LITTÉRAIRE. — Nous signalons une nomenclature des ouvrages les plus récents, avec quelques mots d'appréciation sympathique.

a) *Histoire véridique des faits qui ont préparé le mouvement des Métis à la Rivière Rouge*, en 1869—par l'abbé G. Dugas, in-12 à 0.75, librairie Cadieux Derome, Montréal.

Cet opuscule concentre beaucoup de lumière sur les événements antérieurs à l'adhésion du Manitoba, à son entrée dans la Confédération. L'auteur, témoin personnel des faits, raconte avec un vif intérêt les agissements et les préliminaires; cet ouvrage est un excellent volume de propagande et un livre à donner aux distributions de prix.

b) *Choses d'autrefois*; tel est le titre d'un nouvel ouvrage de M. E. Gagnon, musicien et écrivain de marque de Québec—En vente chez l'auteur.—0.75—164 Grande Allée. Vol. de 320 pages

Ces pages, vives d'allure, respirent l'amour national si intense qu'on ne se lasse point de les relire. Nous les recommandons avec plaisir à nos lecteurs et lectrices.

c) *Echos du Mont-Royal*, par Aug. Charbonnier, vol. à 0.50—en vente chez l'auteur, 56 Parc Lafontaine, Montréal.

d) ERROL BOUCHETTE publie dans l'excellente et sérieuse "Revue Canadienne" une série ininterrompue d'études nationales du plus haut intérêt. Elles dénotent, chez leur auteur, un grand talent d'observation, une perspicacité pénétrante, une longue patience de recherches, une étendue de coup d'œil qui embrasse à la fois l'économie politique, la sociologie, la statistique comparée, l'histoire et la géographie... dont il est juste de le féliciter chaudement, comme l'on salue avec respect et admiration un laborieux obstiné, doublé d'un habile et d'un patriote qui ne veut pas mourir tout entier.

— Les échos annoncent la publication prochaine d'un volume de "Mélanges" de l'honorable M. TH. CHAPPAIS. Nommer l'auteur de JEAN TALON et des DISCOURS et CONFÉRENCES, c'est assurer nos lec-

teurs d'un régal qui devient un festin où l'on savoure tout, d'un goût ap-
pétissant qui, rassasié, — si l'âme le pouvait être — en demande plus
encore.

e) *Souvenirs, Impressions et Réflexions—France et Algérie—* par M. G. L. Gou-
geon, in 12, 0.60, Beauchemin, Montréal.

Jolie brochure — pour les prix — empreinte de fraîcheur et de grâce,
comme les choses vues, crayonnées sur place, prises sur le vif de l'émo-
tion intense et curieuse. Nous recommandons cette œuvre qui, sans viser
précisément à la littérature de haute envolée, se soutient par la variété,
l'intérêt, surtout par la force très expressive de la pureté et du sentiment
religieux.

II. — France.

2. Les *Etudes* du 20 mars — dans l'article intitulé "La Conquête ma-
gonnique," par H. Chérot — mettent en un désolant relief la situation
politique de la France. Résumant à grands traits l'action néfaste, oc-
culte, hypocrite de la secte, l'auteur lui attribue la décadence nationale
et laisse planer un doute redoutable sur la survivance du pays sous les
perpétuelles hontes, injustices, renversements, ruines des méchants, des
apostats, des catholiques désunis et inertes.

La radiation de la France du concert européen paraît un fait risqué ou
accompli, si la main de Dieu ne vient s'appesantir sur les unes et sauver
les autres.

III. — Russie.

La Russie vaincue en Extrême-Orient, est désolée par la guerre civile.
En Pologne russe, l'agitation s'accentue, et l'on prévoit à brève échéance
une profonde révolution dans le séculaire empire des tzars.

IV. — Italie.

4. Le Souverain Pontife condamne l'association des démocrates chré-
tiens *autonome*, c'est-à-dire indépendants de l'autorité ecclésiastique.

V. — Angleterre.

5. En Angleterre, le mouvement de conversion continue, heureuse-
ment sans accentuation en masse; c'est lentement que Dieu accomplit
cette œuvre pour le bien des âmes. L'entraînement et l'enthousiasme se-
raient dangereux dans une œuvre qui réclame l'instruction religieuse, la
persévérance et la solidité durable.

VI. — Le Juniorat du Sacré-Coeur.

6. Nous avons eu la bonne fortune de saluer — en mars — le R. P. L. LALANDE, S. J. Il a donné une conférence sur "Le Péril américain," au soubassement de notre église, à l'invitation du Président de l'Institut canadien d'Ottawa.

L'espace nous fait défaut pour l'analyse de cette maîtresse pièce d'éloquence, de hardiesse franche, de large envergure, d'idées très personnelles et très fouillées. L'auditoire a été ravi et a très applaudi l'orateur qui sait penser, sentir, exprimer avec son esprit, son cœur, sa langue des choses que tout le monde reconnaît justes, grosses de conséquences, très vraies de vérité expérimentales.

Le R. P. LALANDE est plus qu'orateur; il a la vigueur d'un tribun de bon aloi, d'un apôtre frémissant d'une passion sainte pour son sol natal, pour ses chers compatriotes, pour les âmes et l'Eglise: un tel talent ira loin et haut dans le bien et la vertu, par le rayonnement de sa personnalité et d'un labeur héroïque.

7. TOLBIAC, ou le *Baptême de Clovis*, drame historique, patriotique, religieux, en quatre actes et en vers, par le R. P. DELAPORTE, S. J.

Nos élèves du Juniorat ont splendidement interprété cette œuvre magistrale, vigoureuse, littéraire, avec un succès qui les honore grandement. Décors, costumes, détails précis de mise en scène, admiration du public, dévouement du répéteur, rien n'a manqué pour garantir le plaisir moral et esthétique.

Cette œuvre est bien distante des fadaises dramatiques, bourgeoises et vulgaires où le rire tue l'émotion même dans les passages tragiques: elle est remarquable de bon goût, de situations saisissantes, de noblesse de sentiments, de beautés morales et religieuses de premier rang; tout y respire l'élévation, la distinction, l'histoire vraie, l'imagination ou la fiction sobre, le langage énergique et tendre, le mélange de toutes les vertus chrétiennes.

Quand des jeunes gens, dont la mission future est l'ambition des conquêtes morales, se plaisent à rendre et à faire saillir, avec une rare expression et un bonheur plus rare encore de vérité naturelle, des beautés supérieures, il y a lieu de les en féliciter sympathiquement et de leur clamer énergiquement: — "C'est cela, mes amis! En avant, vous êtes à l'école du goût, du bon sens, du bon ton, du sentiment noble et des hautes inspirations de la patrie, de la religion et de l'Eglise. Le succès semble passager, mais la cire des âmes s'empreint d'ineffaçables traces, qui revivront un jour!"